

Économie Politique

Christina Pawlowitsch

`christina.pawlowitsch@u-paris2.fr`

Université Panthéon-Assas, Paris II

Licence de Droit, 1ère année

2020–21

It is not from the benevolence of the butcher, the brewer, or the baker, that we expect our dinner, but from their regard to their own interest. We address ourselves, not to their humanity but to their self-love, and never talk to them of our own necessities but of their advantages.

Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage.

(Smith, *Wealth of Nations*, book 1, chapt. 2)

*As every individual, therefore, endeavours as much as he can both to employ his capital in the support of domestic industry, and so to direct that industry that its produce may be of the greatest value; every individual necessarily labours to render the annual revenue of the society as great as he can. He generally, indeed, neither intends to promote the public interest, nor knows how much he is promoting it. By preferring the support of domestic to that of foreign industry, he intends only his own security; and by directing that industry in such a manner as its produce may be of the greatest value, he intends only his own gain, and he is in this, as in many other cases, led by an **invisible hand** to promote an end which was no part of his intention ...*

*Par conséquent, puisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, 1° d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et – 2° de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société. En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une **main invisible** à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ...*

(Smith, *Wealth of Nations*, book 4, chapt. 2; c'est nous qui soulignons)

Programme du cours

Introduction à l'économie politique.

Deux parties :

- thèmes relevant de la macroéconomie (Lotz)
- thèmes relevant de la microéconomie (Pawlowitsch)

[Site du Cours](#)

Chapitre 1

Adam Smith : précurseur de l'individualisme méthodologique

« Économie politique » : terme polyphonique

Utilisé, pendant toute une période, comme terme générique pour ce que l'on appelle aujourd'hui les « sciences économiques » ou bien « économie » tout court.

C'était le temps des classiques : Smith (1723–1790), Ricardo (1772–1823), Malthus (1761–1834), Say (1767–1832), ...

D'où une certaine coloration du terme : « économie politique » fait penser à ces grands ouvrages dont le but était d'expliquer l'économie en tout – l'économie comme un grand système qui repose sur ses propres lois.

« Politique » dans le sens de *polis* : cité-État, communauté de citoyens libres et autonomes.

Adam Smith (1723–1790)

Philosophe et économiste écossais des Lumières, le « père des sciences économiques ».

Études à Glasgow (1737–40), élève de Francis Hutcheson (sens interne de la morale ; l'un des premiers à enseigner en anglais, et non en latin) ; ensuite à Oxford (1740–46).

Enseigne à l'université d'Édimbourg (1748–51) ; rencontre avec David Hume. Professeur de logique (1751–1752) et ensuite de philosophie morale à l'université de Glasgow (1752–1764).

1759 : *The Theory of Moral Sentiments – Théorie des sentiments moraux* (2ème édition 1761 ; réponse à Hume).

A Glasgow, Smith donne aussi un cours sur la rhétorique et les belles-lettres (1762-63). Dans la troisième édition de la *Théorie des sentiments moraux* (1766) se trouve en annexe un article intitulé « Considerations Concerning the First Formation of Languages ».

Dans son cours à Glasgow, on trouve déjà une partie sur l'économie politique ; une autre sur le droit. L'un de ses élèves : John Millar ; plus tard, professeur de droit à Glasgow (développe l'analyse de Smith sur l'autorité sociale et le droit).

1764 : Smith accepte un poste de tuteur du fils d'une famille de la noblesse écossaise (le duc de Buccleuch) ; dans cette fonction, voyage en France. Grâce à la recommandation de Hume, rencontre avec Helvétius, Holbach, d'Alambert, Turgot, Voltaire et Quesnay.

1766 : retour en Angleterre (vit de sa pension alimentaire de sa position de tuteur).

1767 : *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations – Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. (Book IV. Of Systems of political economy (Des systèmes d'économie politique).

Membre de la Royal Society de Londres ; renseigne plusieurs gouvernements sur des questions d'impôts et de commerce international. 1778 : commissaire des douanes à Édimbourg.

Inspire les grands économistes suivants.

Ses livres – déjà de son vivant – sont un succès commercial.

Une anecdote veut qu'il n'ait jamais parlé de ses recherches en compagnie – pour ne pas empêcher la vente de ces livres.

Smith en quelques mots-clé

*The Theory of Moral Sentiments – Théorie des sentiments moraux
(1759)*

*An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations –
Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations
(1776)*

La Main invisible (the Invisible Hand)

Division du travail

Théorie de la valeur travail commandé

La main invisible (the Invisible Hand)

Évoquée déjà dans la *Théorie des sentiments moraux* (1759), mais aussi dans la *Richesse des nations* (1776).

Terme employé aujourd'hui comme métaphore désignant la théorie selon laquelle l'ensemble des actions individuelles des acteurs (économiques), guidées par l'intérêt propre de chacun, fait émerger le bien commun et la richesse.

Théorie des sentiments moraux (1759)

Smith cherche à décrire les principes de la nature humaine pour comprendre comment ils suscitent la création des institutions et du comportement social.

S'interroge notamment sur l'origine de la capacité qu'ont les individus de porter des jugements moraux sur les autres mais aussi sur leur propre attitude.

Propose une théorie de la « sympathie » : en observant les autres et les jugements qu'ils portent sur autrui et eux-mêmes, nous nous rendons compte de nous-mêmes mais aussi du fait que nous sommes observés par les autres.

Chacun de nous a en lui-même un « homme intérieur » (« the man within »), capable de se placer à distance de ses propres passions et intérêts, afin de se constituer en « observateur impartial » (« impartial spectator ») de soi-même, capable de témoigner son approbation ou sa désapprobation morale à l'égard de ses propres actes.

Il en résulte une sympathie mutuelle (mutual sympathy of sentiments) de laquelle émerge des habitudes et des principes de comportement.

Partie I, section I, chapitre I, *De la sympathie* :

Pity and compassion are words appropriated to signify our fellow-feeling with the sorrow of others. Sympathy, though its meaning was, perhaps, originally the same, may now, however, without much impropriety, be made use of to denote our fellow-feeling with any passion whatever ...

Sympathy, therefore, does not arise so much from the view of the passion, as from that of the situation which excites it. We sometimes feel for another, a passion of which he himself seems to be altogether incapable; because, when we put ourselves in his case, that passion arises in our breast from the imagination, though it does not in his from the reality.

On se sert des mots de pitié et de compassion pour exprimer le sentiment que les peines des autres nous font éprouver : quoique celui de sympathie fût peut-être originellement borné à cette signification, cependant on peut, sans trop d'impropriété, l'employer pour exprimer la faculté de partager les passions des autres quelles qu'elles soient ...

La sympathie résulte donc moins de la vue des passions, que de celle des situations dans lesquelles elles naissent. Nous éprouvons parfois pour un autre un sentiment dont il paraît lui-même tout à fait incapable, parce que, lorsque nous nous mettons à sa place, l'imagination excite dans notre cœur une passion que la réalité ne fait point naître dans le sien.

Partie I, section I, chapitre III, *De la manière dont nous jugeons ...* :

Les philosophes de ces derniers temps se sont principalement occupés de l'effet de nos affections, et ont fait peu attention au rapport qu'elles ont avec leur cause. Dans la vie ordinaire, cependant, lorsque nous jugeons la conduite d'une personne quelconque et les sentiments qui la lui ont dictée, nous les considérons toujours sous ces deux rapports ... Lorsque nous jugeons ainsi d'un sentiment quelconque, selon qu'il est ou non proportionné à la cause qui l'a produit, nous ne saurions guère faire usage d'une autre règle, ou d'une autre mesure, que de l'affection qui y correspond en nous (c'est nous qui soulignons).

Partie I, section III, chapitre II, *De l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs* :

It is because mankind are disposed to sympathize more entirely with our joy than with our sorrow, that we make parade of our riches, and conceal our poverty ... It is the vanity, not the ease, or the pleasure, which interests us. But vanity is always founded upon the belief of our being the object of attention and approbation.

C'est parce que les hommes sont plus disposés à sympathiser complètement avec nos joies qu'avec nos chagrins, que nous faisons parade de nos richesses, et que nous cachons notre pauvreté ... C'est la vanité, et non l'aisance ou le plaisir, qui est notre but : or la vanité est toujours fondée sur l'idée que nous sommes l'objet de l'attention et de l'approbation des autres.

Partie III, chapitre III, *De l'influence et de l'autorité de la conscience* :

When we are always so much more deeply affected by whatever concerns ourselves, than by whatever concerns other men ; what is it which prompts the generous, upon all occasions, and the mean upon many, to sacrifice their own interests to the greater interests of others ? It is not the soft power of humanity, it is not that feeble spark of benevolence which Nature has lighted up in the human heart ... It is reason, principle, conscience, the inhabitant of the breast, the man within, the great judge and arbiter of our conduct. It is he who, whenever we are about to act so as to affect the happiness of others, calls to us that we are but one of the multitude ... and that when we prefer ourselves so shamefully and so blindly to others, we become the proper objects of resentment, abhorrence, and execration.

... the natural misrepresentations of self-love can be corrected only by the eye of this impartial spectator ... It is not the love of our neighbour, it is not the love of mankind, which upon many occasions prompts us to the practice of those divine virtues. It is a stronger love, a more powerful affection, which generally takes place upon such occasions; the love of what is honourable and noble, of the grandeur, and dignity, and superiority of our own characters.

Qu'est-ce qui porte constamment les hommes généreux, et fréquemment les hommes médiocres, à sacrifier leur intérêt propre à l'intérêt supérieur d'autrui, alors que nous sommes toujours profondément affectés de ce qui nous regarde, et si peu de ce qui regarde les autres ? Ce n'est point le doux pouvoir de l'humanité, ce n'est point cette faible étincelle de bienveillance que la nature a allumée dans le cœur de l'homme ... C'est un pouvoir plus fort, un motif plus puissant, qui s'exerce dans ces occasions : c'est la raison, le principe, la conscience, l'habitant de notre cœur, l'homme intérieur qui est le juge et l'arbitre suprême de notre conduite. C'est lui qui, chaque fois que nous sommes sur le point d'agir de manière à affecter le bonheur des autres, nous rappelle ... que nous ne sommes qu'un individu parmi la multitude ... et qu'enfin, lorsque nous nous donnons sur d'autres une préférence si honteuse et si aveugle, nous devenons les justes objets du ressentiment, de la détestation et de la haine.

... les illusions naturelles de l'amour-propre ne peuvent être corrigées que par l'œil de ce spectateur impartial ... Ce n'est pas l'amour pour notre prochain, ce n'est pas l'amour de l'humanité, qui nous porte, dans bien d'occasions, à exercer ces vertus divines ? C'est un amour plus fort, une affection plus puissante, qui paraît généralement dans de tels cas : l'amour de ce qui est honorable et noble, l'amour que nous avons pour la grandeur, la dignité et la supériorité de notre propre caractère.

Partie IV, chapitre I, *De la beauté que l'apparence de l'utilité donne à toutes les productions de l'art, ...* :

And it is well that nature imposes upon us in this manner. It is this deception which rouses and keeps in continual motion the industry of mankind. It is this which first prompted them to cultivate the ground, to build houses, to found cities and commonwealths, and to invent and improve all the sciences and arts ...

Et il est heureux que la nature nous impose de la sorte. C'est cette illusion qui excite l'industrielle activité des hommes, et les tient dans un mouvement continu. C'est elle qui leur a fait d'abord cultiver le sol, bâtir des maisons, fonder des villes et des républiques, inventer et perfectionner enfin toutes les sciences et tous les arts ...

*The produce of the soil maintains at all times nearly that number of inhabitants which it is capable of maintaining. The rich only select from the heap what is most precious and agreeable. They consume little more than the poor, and in spite of their natural selfishness and rapacity, though they mean only their own conveniency, though the sole end which they propose from the labours of all the thousands whom they employ, be the gratification of their own vain and insatiable desires, they divide with the poor the produce of all their improvements. They are led by an **invisible hand** to make nearly the same distribution of the necessaries of life, which would have been made, had the earth been divided into equal portions among all its inhabitants, and thus without intending it, without knowing it, advance the interest of the society, and afford means to the multiplication of the species.*

*Le produit du sol nourrit constamment presque tous les habitants qu'il est capable de faire subsister. Les riches choisissent seulement, dans cette masse commune, ce qu'il y a de plus précieux et de plus agréable. Ils ne consomment guère plus que les pauvres ; et en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle, quoiqu'ils ne cherchent que leur commodité, quoiqu'ils n'aient d'autre fin en vue, en employant ainsi le labeur de milliers de bras, que la satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent avec les pauvres le produit des travaux qu'ils font faire. Une **main invisible** les amène à faire la même distribution des choses nécessaires à la vie, ou peu s'en faut, qui aurait eu lieu si la terre eût été donnée en égale proportion à chacun de ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, et sans même le savoir, ils servent l'intérêt de la société, et favorisent la multiplication de l'espèce humaine [c'est nous qui soulignons].*

Smith comme précurseur d'un *individualisme méthodologique*.

Terme introduit par Joseph Schumpeter dans *Nature et contenu principal de la théorie économique (Das Wesen und der Hauptinhalt der theoretischen Nationalökonomie)*, 1908.

Approche (en économie et sciences sociales) selon laquelle les phénomènes collectifs sont expliqués à partir des propriétés et des actions des individus et de leurs interactions mutuelles.

*An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations –
Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations
(1776)*

La phrase d'ouverture de la *Richesse des nations* définit son programme en large :

The annual labour of every nation is the fund which originally supplies it with all the necessaries and conveniences of life which it annually consumes, and which consist always either in the immediate produce of that labour, or in what is purchased with that produce from other nations.

Le travail annuel d'une nation est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie ; et ces choses sont toujours ou le produit immédiat de ce travail, ou achetées des autres nations avec ce produit.

According therefore as this produce, or what is purchased with it, bears a greater or smaller proportion to the number of those who are to consume it, the nation will be better or worse supplied with all the necessaries and conveniences for which it has occasion.

Ainsi, selon que ce produit, ou ce qui est acheté avec ce produit, se trouvera être dans une proportion plus ou moins grande avec le nombre des consommateurs, la nation sera plus ou moins bien pourvue de toutes les choses nécessaires ou commodes dont elle éprouvera le besoin.

But this proportion must in every nation be regulated by two different circumstances ; first, by the skill, dexterity, and judgment with which its labour is generally applied ; and, secondly, by the proportion between the number of those who are employed in useful labour, and that of those who are not so employed.

Or, dans toute nation, deux circonstances différentes déterminent cette proportion. Premièrement, l'habileté, la dextérité et l'intelligence qu'on y apporte généralement dans l'application du travail ; deuxièmement, la proportion qui s'y trouve entre le nombre de ceux qui sont occupés à un travail utile et le nombre de ceux qui ne le sont pas.

La première phrase du premier chapitre attribue la croissance et la richesse des nations à la division du travail :

The greatest improvement in the productive powers of labour, and the greater part of the skill, dexterity, and judgment with which it is anywhere directed, or applied, seem to have been the effects of the division of labour.

Les plus grandes améliorations dans la puissance productive du travail, et la plus grande partie de l'habileté, de l'adresse, de l'intelligence avec laquelle il est dirigé ou appliqué, sont dues, à ce qu'il semble, à la Division du travail.

Avec ce programme, Smith étend le programme des physiocrates :

Smith reprend, dans le Livre IV de la *Richesse des Nations*, une critique de l'une des positions des mercantilistes, à savoir que la richesse d'une nation soit définie par la possession de métaux et de pierres précieuses (car ce sont eux qui permettent de financer les guerres et qui ont une valeur durable dans le temps et reconnue partout).

Pour les physiocrates, la production agricole est la seule source de richesse, les autres activités n'étant vouées qu'à la transformation de cette richesse première.

Smith reprend des physiocrates aussi le concept de l'économie comme un processus circulaire : pour qu'il y ait de la croissance, les investissements (les inputs) de la période 2 devrait dépasser ceux de la période 1. Par conséquent, la production (le output) de la période 1 qui n'est pas utilisable en tant qu'investissement est considérée comme travail non-productif, puisqu'il ne contribue pas à la croissance.

Selon les physiocrates, il faut réduire le travail non-productif. Selon Smith, il faut rendre le travail productif encore plus productif. Le moyen : étendre la division du travail.

Selon Smith, élargir la division du travail – sous pression compétitive – augmente la productivité, ce qui conduit à une baisse des prix et alors un plus haut niveau de bien-être – « general plenty » et « universal opulence » – pour tout le monde.

Pour Smith, l'origine de la monnaie est dans l'origine de la société commerçante.

Livre I, chapitre IV, *De l'origine et de l'usage de la Monnaie* :

La division du travail une fois généralement établie, chaque homme ne produit plus par son travail que de quoi satisfaire une très petite partie de ses besoins. La plus grande partie ne peut être satisfaite que par l'échange du surplus de ce produit qui excède sa consommation, contre un pareil surplus du travail des autres. Ainsi, chaque homme subsiste d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante.

Problème de la divisibilité et la durabilité des biens qui ne sont produits que pour l'échange.

Dans différentes cultures, de différentes denrées ont pris le rôle de l'instrument ordinaire du commerce : bétail, sel, clous, ...

Les métaux précieux ont quelques propriétés désirables, notamment leur durabilité dans le temps et leur divisibilité. Mais aussi des inconvénients : d'abord, comme dit Smith, « l'embarras de les peser, et ensuite celui de les essayer ». Ils sont d'ailleurs extrêmement sensibles à des erreurs de mesure.

C'est pour prévenir de tels abus, pour faciliter les échanges et encourager tous les genres de commerce et d'industrie, que les pays qui ont fait quelques progrès considérables vers l'opulence ont trouvé nécessaire de marquer d'une empreinte publique certaines quantités de métaux particuliers dont ils avaient coutume de se servir pour l'achat des denrées. De là l'origine de la monnaie frappée et des établissements publics destinés à la fabrication des monnaies ...

... C'est de cette manière que la monnaie est devenue chez tous les peuples civilisés l'instrument universel du commerce, et que les marchandises de toute espèce se vendent et s'achètent, ou bien s'échangent l'une contre l'autre, par son intervention.

Quelles sont les règles que les hommes observent naturellement, en échangeant les marchandises une contre l'autre, ou contre de l'argent ?

Ces règles déterminent ce qu' on peut appeler la Valeur relative ou d'échange des marchandises.

Il faut observer que le mot valeur a deux significations différentes ; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'en acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une, Valeur en usage, et l' autre, Valeur en échange. Des choses qui ont la plus grande valeur en usage n'ont souvent que peu ou point de valeur en échange ; et au contraire, celles qui ont la plus grande valeur en échange n'ont souvent que peu ou point de valeur en usage.

Smith cite comme exemple, pour le premier, l'eau ; pour le second, le diamant.

Quelle est la véritable mesure de cette valeur en échange ?

Chapitre V. *Du prix réel et du prix nominal des marchandises, de leur prix en travail et de leur prix en argent :*

Un homme est riche ou pauvre, suivant les moyens qu'il a de se procurer les choses nécessaires, commodes ou agréables de la vie. Mais la division une fois établie dans toutes les branches du travail, il n'y a qu'une partie extrêmement petite de toutes ces choses qu'un homme puisse obtenir directement par son travail ; c'est du travail d'autrui qu'il lui faut attendre la plus grande partie de toutes ces jouissances ; ainsi, il sera riche ou pauvre, selon la quantité de travail qu'il pourra commander ou qu'il sera en état d'acheter.

Ainsi, la valeur d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander. Le travail est donc la mesure réelle de la valeur en échange de toute marchandise (c'est nous qui soulignons).

... Le travail a été le premier prix, la monnaie payée pour l'achat primitif de toutes choses. Ce n'est point avec de l'or ou de l'argent, c'est avec du travail que toutes les richesses du monde ont été achetées originellement ; et leur valeur pour ceux qui les possèdent et qui cherchent à les échanger contre de nouvelles productions, est précisément égale à la quantité de travail qu'elles les mettent en état d'acheter ou de commander.

Il est souvent difficile de fixer la proportion entre deux différentes quantités de travail. Cette proportion ne se détermine pas toujours seulement par le temps qu'on a mis à deux différentes sortes d'ouvrages. Il faut aussi tenir compte des différents degrés de fatigue qu'on a endurés et de l'habileté qu'il a fallu déployer. Il peut y avoir plus de travail dans une heure d'ouvrage pénible que dans deux heures de besogne aisée, ou dans une heure d'application à un métier qui a coûté dix années de travail à apprendre, que dans un mois d'application d'un genre ordinaire et à laquelle tout le monde est propre. Or, il n'est pas aisé de trouver une mesure exacte applicable au travail ou au talent. Dans le fait, on tient pourtant compte de l'une et de l'autre quand on échange ensemble les productions de deux différents genres de travail. Toutefois, ce compte là n'est réglé sur aucune balance exacte ; c'est en marchandant et en débattant les prix de marché qu'il s'établit, d'après cette grosse équité, qui sans être fort exacte, l'est bien assez pour le train des affaires communes de la vie.

Chapitre VI. *Des parties constituantes du prix des marchandises :*

Dans ce premier état informe de la société, qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol, la seule circonstance qui puisse fournir quelque règle pour les échanges, c'est, à ce qu'il semble, la quantité de travail nécessaire pour acquérir les différents objets d'échange ... Dans cet état de choses, le produit du travail appartient tout entier au travailleur, et la quantité de travail communément employée à acquérir ou à produire un objet échangeable est la seule circonstance qui puisse régler la quantité de travail que cet objet devra communément acheter, commander ou obtenir en échange.

Aussitôt qu'il y aura des capitaux accumulés dans les mains de quelques particuliers, certains d'entre eux emploieront naturellement ces capitaux à mettre en œuvre des gens industriels, auxquels ils fourniront des matériaux et des substances, afin de faire un Profit sur la vente de leurs produits, ou sur ce que le travail de ces ouvriers ajoute de valeur aux matériaux ... Ainsi, la valeur que les ouvriers ajoutent à la matière se résout alors en deux parties, dont l'une paye leurs salaires, et l'autre les profits que fait l'entrepreneur sur la somme des fonds qui lui ont servi à avancer ces salaires et la matière à travailler.

Dès l'instant que le sol d'un pays est devenu propriété privée, les propriétaires ... demandent une Rente, même pour le produit naturel de la terre. Il s'établit un prix additionnel sur le bois des forêts, sur l'herbe des champs et sur tous les fruits naturels de la terre, qui lorsqu'elle était possédée en commun, ne coûtaient à l'ouvrier que la peine de les cueillir, et lui coûtent maintenant davantage. Il faut qu'il paye pour avoir la permission de les recueillir, et il faut qu'il cède au propriétaire du sol une portion de ce qu'il recueille ou de ce qu'il produit par son travail. Cette portion ou, ce qui revient au même, le prix de cette portion constitue la Rente de la terre (rent of land), et dans le prix de la plupart des marchandises, elle forme une troisième partie constituante.

Il faut observer que la valeur réelle de toutes les différentes parties constituant le prix se mesure par la quantité de travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en rente, et de celle qui se résout en profit.

On trouve chez Smith ce qui peut être qualifié une *théorie de la valeur travail commandé* (*labour-command theory of value*) : la valeur d'un bien est déterminée par la quantité de travail *commandé*, la quantité de travail qu'il permet d'acquérir.

Chapitre VII. *Du prix naturel des marchandises, et de leur prix de marché :*

*Dans chaque société, dans chaque localité, il y a un taux moyen ou ordinaire pour les profits dans chaque emploi différent du travail ou des capitaux ... Il y a aussi, dans chaque société ou canton, un taux moyen ou ordinaire pour les fermages (rents) ... On peut appeler ce taux moyen et ordinaire le taux naturel du salaire, du profit et du fermage, pour le temps et le heu dans lesquels ce taux domine communément. Lorsque le prix d'une marchandise n'est ni plus ni moins que ce qu'il faut pour payer, suivant leurs taux naturels, et le fermage de la terre, et les salaires du travail, et les profits du capital employé à produire cette denrée, la préparer et la conduire au marché, alors cette marchandise est vendue ce qu'on peut appeler son **prix naturel**..*

*Le prix actuel auquel une marchandise se vend communément est ce qu'on appelle son **prix de marché**. Il peut être ou au-dessus, ou au-dessous, ou précisément au niveau du prix naturel. Le prix de marché de chaque marchandise particulière est déterminé par la proportion entre la quantité de cette marchandise existant actuellement au marché, et les demandes de ceux qui sont disposés à en payer le prix naturel ou la valeur entière des fermages, profits et salaires qu'il faut payer pour l'attirer au marché. On peut les appeler demandeurs effectifs, et leur demande, demande effective, puisqu'elle suffit pour attirer effectivement la marchandise au marché.*

La quantité de chaque marchandise mise sur le marché se proportionne naturellement d'elle-même à la demande effective. C'est l'intérêt de tous ceux qui emploient leur terre, leur travail ou leur capital à faire venir quelque marchandise au marché, que la quantité n'en excède jamais la demande effective ; et c'est l'intérêt de tous les autres, que cette quantité ne tombe jamais au-dessous. Si cette quantité excède pendant quelque temps la demande effective, il faut que quelqu'une des parties constituantes de son prix soit payée au-dessous de son prix naturel ...

Le prix naturel est donc, pour ainsi dire, le point central vers lequel gravitent continuellement les prix de toutes les marchandises. Différentes circonstances accidentelles peuvent quelquefois les tenir un certain temps élevées au-dessus, et quelquefois les forcer à descendre un peu au-dessous de ce prix. Mais, quels que soient les obstacles qui les empêchent de se fixer dans ce centre de repos et de permanence, ils ne tendent pas moins constamment vers lui.

Critiques

« Le problème Adam Smith »

Critique, remontant notamment à l'École Historique Allemande, selon laquelle il y aurait une tension entre la *Théorie des sentiments moraux* et *La Richesse des nations*, puisque les deux postulaient deux principes contradictoires sur lesquels reposaient les actions des hommes et la cohérence de la société humaine – à savoir, la sympathie, dans le premier cas, et l'égoïsme, dans le second.

Cette critique – sous cette forme grossière – est aujourd'hui largement considérée dépassée.

Depuis le bicentenaire de la *Richesse des nations* (en 1976), un intérêt nouveau pour Adam Smith. Dans ces recherches domine la position que « le problème Adam Smith » est plutôt un problème illusoire basé sur « l'ignorance et des malentendus », comme disent, par exemple, les éditeurs de la *Glasgow Édition des travaux et de la correspondance d'Adam Smith* (1976). Smith, nulle part, identifie « sympathie » avec « bienveillance ».

Voir aussi James Otteson, *Adam Smith's Marketplace of Life* (2002), qui défend la position que les deux, la *Théorie des sentiments moraux* et *La Richesse des nations*, sont profondément newtoniens : un modèle de marché pour expliquer la création et le développement d'un ordre social, y inclut la morale, l'économie et aussi le langage.

Lectures I

(au programme)

Des *Sentiments moraux* :

Partie I, section I, chapitre I, *De la sympathie*, paragraphes 1–10.

Partie I, section III, chapitre II, *De l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs*, paragraphes 1–3.

Partie I, section III, chapitre III, *De la corruption de nos sentiments moraux, ...*, paragraphes 1–2.

Partie III, chapitre III, *De l'influence et de l'autorité de la conscience*, paragraphe 4.

Partie IV, chapitre I, *De la beauté que l'apparence de l'utilité donne à toutes les productions de l'art, ...*, paragraphes 8–10.

De la *Richesse des nations* :

Introduction et plan de l'ouvrage, paragraphes 1–4.

Chapitre I. *De la division du travail*, paragraphes 1–3, 6–12.

Chapitre II. *Du principe qui donne lieu à la division du travail*, paragraphes 1–4.

Chapitre III. *Que la division du travail est limitée par l'étendue du marché*, paragraphes 1–3.

Chapitre IV. *De l'origine et de l'usage de la monnaie*, paragraphes 1–4, 13–15.

Chapitre V. *Du prix réel et du prix nominal des marchandises, de leur prix en travail et de leur prix en argent*, paragraphes 1–2, 4, 7–8.

Chapitre VII. *Du prix naturel des marchandises, et de leur prix de marché*, paragraphes 8–14.

Ces textes sont accessibles sur la plateforme

[Moodle de Paris 2](#)

Quelques sujets de présentation ou de débat (facultatif)

*Si vous souhaitez intervenir sur l'une des ces thématiques
(individuellement ou en groupe), merci de me l'indiquer par mail.*

La philosophie de David Hume

Le mercantilisme

La physiocratie

La main invisible

*Quelles implications de la théorie de la société et de l'esprit
proposée par Smith dans *Théorie des sentiments moraux* pour le
droit ?*

Un rôle – quel rôle – pour la « main invisible » en droit ?

*Rupture et (ou) continuité de la *Théorie des sentiments moraux* à
la *Richesse des nations* ?*

Exemples de questions

Il se peut que plusieurs des réponses proposées sont correctes ainsi qu'aucune des réponses proposées ne soit correcte.

- Quel texte n'est pas d'Adam Smith :
 - a) England's Treasure by Foreign Trade
 - b) The Theory of Moral Sentiments
 - c) Convention : a Philosophical Study
 - d) Considerations Concerning the First Formation of Languages
 - e) On the Principles of Political Economy and Taxation
- Pour Adam Smith, l'agriculture est la seule activité économique réellement productive.
 - a) correct
 - b) pas correct

- Adam Smith montre que, contrairement à ce que disait Aristote, la valeur d'une marchandise est toujours identique à son prix du marché.

- a) correct

- b) pas correct

- Le terme « invisible hand » (« main invisible ») n'apparaît nulle part chez Adam Smith (dans aucun de ses livres). C'est une métaphore employée plus tard par Jevons pour résumer l'idée central de la théorie du libre échange avancée par Adam Smith.

- a) correct

- b) pas correct

Bibliographie

Boncœur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Platon à Marx*, 2e édition. Nathan.

Voir notamment les chapitres 4–5.

Blaug, Mark. 1996. *Economic Theory in Retrospect*, 5th edition (first edition 1962). Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Haakonsen, Knud. Introduction to Adam Smith, *The Theory of Moral Sentiments*. Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2004.

Heilbroner, Robert. 1996. *Teachings from the Worldly Philosophy*. London and New York : Norton and Company.

Otteson, James R. 2002. *Adam Smith's Marketplace of Life*. Cambridge : Cambridge University Press.

Chapitre 2

La théorie économique avant Smith

Dans le chapitre précédent, nous avons rencontré Smith comme défenseur du principe de la division du travail et du libre marché, s'appuyant sur une théorie de la valeur travail, plus précisément une théorie de la valeur travail-commandé.

Quelle était la pensée économique et notamment la théorie de la valeur avant Smith ?

Smith fut grand admirateur de Quesnay, l'un des principaux protagonistes de la *physiocratie* qui, quant à elle, s'est constituée en opposition à la doctrine « mercantiliste ».

Le « mercantilisme »

Terme forgé par Mirabeau (1763), l'autre initiateur de la physiocratie en France, et ensuite popularisé par Adam Smith.

Désigne des idées économiques depuis le *XVI^e* jusqu'au milieu du *XVIII^e* siècle qui prônent le développement économique par l'enrichissement des nations au moyen d'un commerce extérieur convenablement organisé en vue de dégager un excédent de la balance – à travers des politiques de nature défensive (protectionnisme) mais aussi offensive – favorisant l'exportation et l'industrialisation commerciale.

Les doctrines qualifiées de « mercantilistes » tournent autour de l'idée qu'il existe une profonde convergence d'intérêts entre le souverain et les marchandes du royaume ; que le pouvoir politique du premier passe par l'enrichissement des seconds et que par conséquent le premier fait bien de mettre son pouvoir politique au service de l'activité des secondes.

On classe souvent sous le terme « bullionisme » des politiques qui préconisent l'accumulation de métaux précieux (notamment en début de cette période, en Espagne).

En France : le « colbertisme » (d'après Jean-Baptiste Colbert, ministre sous Louis XIV, contrôleur général des finances 1665-1683) fait de l'État un promoteur actif dans la sphère du commerce, mais aussi de l'industrie.

En Hollande et en Angleterre : le commercialisme, voit dans le commerce extérieur la source de la richesse d'un pays.

Représentant les plus importants : Thomas Mun (1571–1641), Josiah Child (1630–1699), les deux dirigeants de la Compagnie anglaise des Indes orientales ; John Law (1671–1729) financier, ministre des finances en France où il met en place l'adoption du billet de banque et un système boursier.

Précurseur de l'économie classique : William Petty (1623–1687), économiste, scientifique, médecin, philosophe, partisan de Cromwell, homme d'affaires, membre de la Société Royale.

Thomas Mun, *England's Treasure by Foreign Trade*
(*L'enrichissement de l'Angleterre par le commerce extérieur*),
rédigé autour de 1630, publié en 1664. La période de Mun à la tête
de cette Compagnie anglaise des Indes orientales coïncida avec une
pénurie d'argent en Angleterre, et il s'employa activement à
défendre la pratique commerciale de la Compagnie d'exporter de
grandes quantités d'argent.

Extrait du chapitre II :

*The ordinary means therefore to encrease our wealth and
treasure is by Forraign Trade, wherein wee must ever observe
this rule : to sell more to strangers yearly than we consume of
theirs in value ... that part of our stock which is not returned
to us in wares must necessarily be brought home in treasure.*

John Locke, *Some Considerations of the Consequences of the Lowering of Interest and the Raising the Value of Money – Considérations sur les conséquences de la diminution de l'intérêt et de l'augmentation de la valeur de l'argent* (1691) :

Un royaume devient riche ou pauvre comme un fermier le devient, et pas autrement. Supposons que toute l'île de Portland soit une ferme ; et que le propriétaire, en plus de ce qui est utile à sa maison, porte au marché, à Weymouth et Dorchester, etc., pour une valeur annuelle de milles livres : bétail, blé, beurre, fromage, laine ou drap, plomb et étain, toutes marchandises produites et travaillées dans sa ferme de Portland ; et qu'en contrepartie il rapporte chez lui : sel, vin, huile, épices, toile et soieries, pour une valeur de neuf cents livres, et les cents livres restant en monnaie. Il est évident qu'il s'enrichit chaque année de cents livres et ainsi, au bout de dix ans, il est clair qu'il aura obtenu mille livres. [...] L'argent n'entre en Angleterre par aucun autre moyen que d'y dépenser moins en marchandises étrangères que ce que nous portons au marché neut payer

Souvenons nous ce que Smith allait écrire un peu plus que quatre-vingts ans plus tard :

Un homme est riche ou pauvre, suivant les moyens qu'il a de se procurer les choses nécessaires, commodes ou agréables de la vie ...

(Richesse des nations, livre I, chapitre V)

Les premiers théoriciens d'un système économique

Richard Cantillon (1680–1734), financier et économiste irlandais qui a fait fortune en France grâce au système de John Law. *Essay on the Nature of Commerce in General (L'enrichissement de l'Angleterre par le commerce extérieur)*, publié en 1755.

Avec l'abbé de Condillac et William Petty, il est l'un des auteurs les plus significatifs qui marquent la transition du mercantilisme vers l'économie classique.

Première tentative de décrire le fonctionnement d'une société gouvernée par le mécanisme du marché comme un *système* basé sur un mécanisme d'auto-ajustements.

Plus tard, William Stanley Jevons (1881) disait que l'essai de Cantillon était « plus que tous les autres livres que je connais, le premier traité d'économie. ».

Extrait de la première partie, chapitre X :

The price of a pitcher of Seine Water is nothing, because there is an immense supply which does not dry up; but in the Streets of Paris people give a sou for it – the price or measure of the Labour of the Water-carrier.

By these examples and inductions it will, I think, be understood that the Price or intrinsic value of a thing is the measure of the quantity of Land and Labour entering into its production, having regard to the fertility or produce of the Land and to the quality of the Labour.

But it often happens that many things which have actually this intrinsic value are not sold on the Market according to that value : that will depend on the Humours and Fancies of men and on their consumption . . .

Deuxième partie, chapitre II :

The Butcher keeps up his Price according to the number of Buyers he sees; the Buyers, on their side, offer less according as they think the Butcher will have less sale : the Price set by some is usually followed by others. Some are more clever in puffing up their wares, others in running them down. Though this method of fixing Market prices has no exact or geometrical foundation, since it often depends upon the eagerness or easy temperament of a few Buyers or Sellers, it does not seem that it could be done in any more convenient way. It is clear that the quantity of Produce or Merchandise offered for sale, in proportion to the demand or number of Buyers, is the basis on which is fixed or always supposed to be fixed the actual market Prices; and that in general these prices do not vary much from the intrinsic value.

Nous y trouvons des idées qui vont plus tard resurgir chez Smith, même stylistiquement, au niveau des images auxquelles l'auteur fait appel (« the butcher », le prix de l'eau).

La Physiocratie

École de pensée économique, politique et juridique, en France à la fin des années 1750 qui prend comme point de départ l'hypothèse que l'agriculture est la seule activité économique réellement productive.

« Doctrine professée par certains économistes du XVIII^e, qui repose sur l'idée que toute richesse vient de la terre, que la seule classe productive est celle des agriculteurs et qu'il existe des lois naturelles basées sur la liberté et la propriété privée qu'il suffit de respecter pour maintenir un ordre parfait. » (CNRTL – Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales)

Fondateurs : François Quesnay et le marquis de Mirabeau qui se rencontrent à Versailles en 1757.

Mirabeau, *L'Ami des hommes ou Traité sur la population* (1756) est un commentaire sur l'*Essai sur la nature du commerce en général* de Richard Cantillon.

Quesnay, *Tableau économique* (1758), décrit la circulation des richesses dans l'économie.

Se rattachent au mouvement philosophique et à l'Encyclopédie ; à l'origine des réformes économiques de Turgot et de la législation économique de la Constituante. En leur temps, on les appelait « les économistes » tout court.

Anne Robert Jaques Turgot (1727–1781), contrôleur général des finances du roi Louis XVI ; proche de et souvent assimilés à l'école physiocratique. Or, selon lui, les manufactures et le commerce sont aussi générateurs de richesses.

Dans la controverse sur le commerce des grains (milieu du XVIII^e), les physiocrates prennent parti contre les restrictions gouvernementales au commerce des blés ; affirment que la meilleure façon de maximiser la richesse de tous est de laisser chacun agir à sa guise selon ses moyens et mettent ainsi au premier plan la liberté du commerce comme principe de politique économique.

Vincent de Gournay a popularisé la fameuse phrase « Laissez-faire les hommes, laissez-passer les marchandises », probablement due au marquis d'Argenson.

Excursion : le droit naturel

Selon les physiocrates, il existe un ordre naturel gouverné par des lois qui lui sont propres, et qui repose sur le droit naturel. Chaque homme a droit à ce qu'il acquiert librement par le travail et l'échange.

Le rôle des économistes est de révéler ces lois de la nature.

La liberté, la propriété et la sûreté sont des droits naturels que le souverain doit respecter et protéger en les consacrant dans le droit positif. Le rôle du pouvoir est de garantir l'application du droit naturel.

Inspirent les rédacteurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789.

Les physiocrates veulent que le souverain se soumette au droit naturel et le fasse respecter.

→ « despotisme légal », un monarque qui est entièrement soumis aux lois naturelles supérieures (Lemercier de La Rivière, dans *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*).

... dépasser le mercantilisme (et le colbertisme) sans révolutionner la société.

On trouve chez les physiocrates toutefois une idée novatrice :

... l'idée selon laquelle les progrès de l'agriculture permettraient à l'homme d'avoir accès à l'intégralité du bonheur en tant que créature limitée, et qu'il n'y aurait donc nul besoin de transcendance.

Même avant ...

Thomas d'Aquin (1224–1274).

Summa Theologica (*Somme théologique*).

Partie II (traitant de la nature et des conséquences des actions de l'homme), question 77, « La fraude ». Article 1, « La vente rendue injuste par le prix demandé, autrement dit : Est-il permis de vendre une chose plus cher qu'elle ne vaut ? »

Aristote (384–322 avant notre ère)

Éthique à Nicomaque, livre V, chapitre 8, « La justice et la réciprocité. Rôle économique de la monnaie » :

Mais dans les relations d'échanges, le juste sous sa forme de réciprocité est ce qui assure la cohésion des hommes entre eux, réciprocité toutefois basée sur une proportion et non sur une stricte égalité. C'est cette réciprocité-là qui fait subsister la cité : car les hommes cherchent soit à répondre au mal par le mal, faute de quoi ils se considèrent en état d'esclavage, soit à répondre au bien par le bien, sans quoi aucun échange n'a lieu, alors que c'est pourtant l'échange qui fait la cohésion des citoyens.

Or la réciprocité, j'entends celle qui est proportionnelle, est réalisée par l'assemblage en diagonale. Soit par exemple A un architecte, B un cordonnier, C une maison et D une chaussure : il faut faire en sorte que l'architecte reçoive du cordonnier le produit du travail de ce dernier, et lui donne en contre-partie son propre travail. Si donc tout d'abord on a établi l'égalité proportionnelle des produits et qu'ensuite seulement l'échange réciproque ait lieu, la solution sera obtenue ; et faute d'agir ainsi, le marché n'est pas égal et ne tient pas, puisque rien n'empêche que le travail de l'un n'ait une valeur supérieure à celui de l'autre, et c'est là ce qui rend une péréquation préalable indispensable.

En effet, ce n'est pas entre deux médecins que naît une communauté d'intérêts, mais entre un médecin par exemple et un cultivateur, et d'une manière générale entre des contractants différents et inégaux qu'il faut pourtant égaliser. C'est pourquoi toutes les choses faisant objet de transaction doivent être d'une façon quelconque commensurables entre elles. C'est à cette fin que la monnaie a été introduite, devenant une sorte de moyen terme, car elle mesure toutes choses et par suite l'excès et le défaut, par exemple combien de chaussures équivalent à une maison ou à telle quantité de nourriture.

Et là aussi, nous trouvons des idées qui vont plus tard resurgir chez Smith ... l'idée que ce qui s'échange sur le marché sont des équivalents de travail, la proportionnalité de différentes portions de travail, l'origine de la monnaie.

Lectures II

(au programme)

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre V, chapitre 8, « La justice et la réciprocité. Rôle économique de la monnaie ».

Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Partie II, Question 77. « La fraude », Article 1.

Ces textes sont accessibles sur la plateforme

[Moodle de Paris 2](#)

Bibliographie

Boncoeur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Platon à Marx*, 2e édition. Nathan.

Voir notamment les chapitres 1–3.

Blaug, Mark. 1996. *Economic Theory in Retrospect*, 5th edition (first edition 1962). Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Heilbroner, Robert. 1996. *Teachings from the Worldly Philosophy*. London and New York : Norton and Company.

Chapitre 3

Les autres « classiques »

David Ricardo (1772–1823), économiste britannique, agent de change à la Bourse de Londres et député (Chambre des communes); défend le libre-échange et l'abrogation des *lois sur le blé* (*Corn Law Act* de 1815, qui interdisait toute importation de céréales lorsque les cours passaient en dessous d'un certain seuil; ne seront abolies qu'en 1846).

On the Principles of Political Economy and Taxation – Des principes de l'économie politique et de l'impôt (1817).

Comparative advantage – terme forgé plus tard par John Stuart Mill.

Reprend la théorie de la valeur-travail de Smith en la modifiant. Ricardo préface chaque section de ses *Principes* par un paragraphe résumant sa thèse principale. Le résumé de la toute première section se lit comme suit :

La valeur d'une marchandise, ou la quantité de n'importe quelle autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail qui est nécessaire à sa production, et non de la plus ou moins grande compensation qui est payée pour ce travail. (Principes, chapitre 1, première section)

Chez Ricardo, ce n'est pas la quantité de travail *commandé*, mais la quantité de travail *incorporé* qui constitue la valeur d'une marchandise : à la fois le travail direct (vivant) et le travail indirect (mort) – le travail incorporé dans les moyen de production consommés dans la fabrication de la marchandise (le capital fixe).

Principes, chapitre 1, section I :

Ce n'est donc pas l'utilité qui est la mesure de la valeur échangeable, quoiqu'elle lui soit absolument essentielle. Si un objet n'était d'aucune utilités, ou, en d'autres termes, si nous ne pouvions le faire servir à nos jouissances, ou en tirer quelque avantage, il ne posséderait aucune valeur échangeable, quelle que fit d'ailleurs sa rareté, ou quantité de travail nécessaire pour l'acquérir.

Les choses, une fois qu'elles sont reconnues utiles par elles-mêmes, tirent leur valeur échangeable de deux sources, de leur rareté, et de la quantité de travail nécessaire pour les acquérir.

Il y a des choses dont la valeur ne dépend que de leur rareté. Nul travail ne pouvant en augmenter la quantité, leur valeur ne peut baisser par suite d'une plus grande abondance. Tels sont les tableaux précieux, les statues, les livres et les médailles rares, les vins d'une qualité exquise, qu'on ne peut tirer que de certains terroirs très-peu étendus, et dont il n'y a par conséquent qu'une quantité très-bornée, enfin, une foule d'autres objets de même nature, dont la valeur est en nature, dont la valeur est entièrement indépendante de la quantité de travail qui a été nécessaire à leur production première. Cette valeur dépend uniquement de la fortune, des goûts et du caprice de ceux qui ont envie de posséder de tels objets.

Ils ne forment cependant qu'une très-petite partie des marchandises qu'on échange journellement. Le plus grand nombre des objets que l'on désire posséder étant le fruit de l'industrie, on peut les multiplier, non-seulement dans un pays, mais dans plusieurs, à un degré auquel il est presque impossible d'assigner des bornes, toutes les fois qu'on voudra y consacrer l'industrie nécessaire pour les créer.

Quand donc nous parlons des marchandises, de leur valeur échangeable, et des principes qui règlent leurs prix relatifs, nous n'avons en vue que celles de ces marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par la concurrence, et n'est contrariée par aucune entrave.

Selon Ricardo, la valeur dépend du coût en travail de marchandise comme le prouve la croissance (ou la baisse) des prix des objets (si augmentation de la quantité de travail, augmentation de la valeur de l'objet ; si baisse, baisse).

Toutefois, chez Ricardo, le travail n'est pas l'unique source de la valeur : c'est la rareté qui détermine la valeur des biens non reproductibles (par exemple des œuvres d'art).

Avec sa théorie de la rente foncière Ricardo arrive aux limites de la théorie qu'il défend

La théorie de la rente foncière différentielle : comporte une première formulation du principe de la fixation des prix au coût marginal (coût de la dernière unité produite).

Thomas Malthus (1761–1834), économiste britannique et pasteur anglican, surtout connu pour ses travaux sur les rapports entre les dynamiques de croissance de la population et la production, analysés dans une perspective « pessimiste », dans *An Essay on the Principle of Population* (1798 première édition, sans nom d'auteur ; nouvelle édition 1803, signé de son nom).

Son père, Daniel Malthus, est un ami personnel de David Hume. Rencontre et correspondance avec Ricardo.

Dans *Les Principes d'économie politique* (*Principles of Political Economy*, 1820), qui se veut comme rivalisant avec les *Principes* de Ricardo (1817), il défend la perspective de Sismondi selon laquelle il peut y avoir une surabondance générale (general glut), contre la loi de Say, aussi connue comme « la loi des débouchés », qui réclame que l'offre crée sa propre demande. S'exprime pour les Corn Laws (lois sur le blé).

Membre fondateur du *Political Economy Club* (1821).

Malthusien – souvent négativement connoté (désignant un état d'esprit plutôt conservateur, opposé à l'investissement ou craignant la rareté), et une doctrine, *le malthusianisme*, qui inclut une politique active de contrôle de la natalité pour maîtriser la croissance de la population.

Des « classiques » vers les « néo-classiques »

Les termes par lesquels on classe aujourd'hui de diverses « écoles » de la pensée économique, comme, par exemple les « mercantilistes », les « classiques » ou bien les « néo-classiques » ou « marginalistes » (courant que nous allons rencontrer dans le prochain chapitre), sont souvent des étiquettes accolées au courant en question par ses critiques ou bien des écoles qui se constituent dans son prolongement.

« Système mercantile », terme forgé par Mirabeau (l'un des principaux protagonistes de la physiocratie) et ensuite utilisé par Adam Smith.

Le terme « économie politique classique » est habituellement attribué à Karl Marx (*Le capital*, 1867).

Pour Marx, le critère de démarcation des auteurs « classiques » c'est l'adhérence à la théorie de la valeur-travail. Pour Marx, les classiques se sont essentiellement Adam Smith et David Ricardo avec William Petty comme leur prédécesseur.

Keynes inclut dans sa définition des classiques des auteurs qui aujourd'hui sont souvent rangés sous l'appellation « néo-classique » :

La dénomination d' « économistes classiques » a été inventée par Marx pour désigner Ricardo, James Mill et leurs prédécesseurs, c'est-à-dire les auteurs dont l'économie ricardienne a été le point culminant. Au risque d'un solécisme, nous nous sommes accoutumés à ranger dans « l'école classique » les successeurs de Ricardo, c'est-à-dire les économistes qui ont adopté et amélioré sa théorie, y compris notamment Stuart Mill, Marshall, Edgeworth et le Professeur Pigou. [John Maynard Keynes, Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie (1936)]

Pour Marx, John Stuart Mill, un disciple de Ricardo, ne fait plus entièrement partie des classiques. Il l'accuse « d'éclectisme édulcoré ».

Kenyes inclut dans les classiques également Jean-Baptiste Say, principale économiste français de cette période, célèbre pour ce que l'on appelle aujourd'hui « la loi de Say » (ou « loi des débouchés »), l'affirmation que « l'offre crée sa propre demande ». La loi de Say fut reprise par Ricardo et, plus tard, par des néoclassiques comme Marshall, Edgeworth et Pigou. Elle se retrouve aussi dans la théorie de l'équilibre général – pièce central de la théorie mathématique de l'économie au XX^e.

Jean-Baptiste Say (1767–1832), principal économiste français de la période des « classiques » ; industriel du coton, alors en plein essor ; également journaliste ; réputé pour ses positions libérales. Enseigna, après la chute de Napoléon, l'économie politique au Conservatoire des arts et métiers, puis au Collège de France.

Traité d'économie politique (1803). Organisé en « production — répartition — consommation », tripartition devenue classique ; également connu pour la « loi des débouchés » ou loi de Say. En outre, il fut l'un des premiers économistes à étudier l'entrepreneuriat et les entrepreneurs, conceptualisés comme organisateurs et moteurs du tissu économique.

Loi de Say : l'offre crée sa propre demande.

Say, qui se voit lui-même dans la tradition de Smith, se trouve toutefois en rupture avec la théorie des classiques d'outre-Manche sur un point important : on trouve chez lui les débuts d'une théorie de la valeur basée sur l'utilité d'une marchandise, et, tout à fait lié à cette question, il reconnaît une valeur aux « services ».

Ce faisant, il jette les bases d'une analyse qui sera reprise, dans la seconde moitié du *XIX*^e par des auteurs que l'on classifie aujourd'hui souvent de néo-classiques ou marginalistes (Jevons, Menger, Walras, Marshall). C'est ce que nous allons voir dans le prochain chapitre.

Progrès dans la science économique ?

→ Quesnay et la physiocratie : la richesse n'est pas dans l'or ; le travail agricole est le seul travail productif

→ Smith : tout travail qui produit une marchandise ayant une valeur d'usage est productif

→ Say inclut explicitement les services.

Ces positions, certes, reflètent une certaine évolution historique.

John Stuart Mill (1806–1873) : philosophe et économiste anglais ; fils de James Mill. Employé à la Compagnie des Indes orientales (1823–1858), membre du Parlement (1865–1868). Adhère au système philosophique de l'utilitarisme développé par Bentham et aux principes du libéralisme économique, qu'il nuance par un certain réformisme social (intervention publique et développement des coopératives). Il milite pour l'abolition de l'esclavage et l'émancipation des femmes.

Système de logique inductive et déductive (1843), Principes d'économie politiques (1848).

Sujets de discussion

Pourquoi la question de la valeur est-elle si importante pour les économistes « classiques » ?

La notion ou la question d'un juste prix, est-ce qu'elle se pose encore aujourd'hui ? Où, quand, dans quel contexte ?

Lectures III

(au programme)

Ricardo, *Des principes de l'économie politiques et de l'impôt*, chapitre 1, première section « De la valeur ».

Le texte est accessible en ligne :

[*Les principes de Ricardo - en ligne*](#)

Bibliographie

Boncoeur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Platon à Marx*, 2e édition. Nathan.

Voir notamment les chapitres 4–6.

Blaug, Mark. 1996. *Economic Theory in Retrospect*, 5th edition (first edition 1962). Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Heilbroner, Robert. 1996. *Teachings from the Worldly Philosophy*. London and New York : Norton and Company.

Chapitre 4

La « révolution marginaliste »

Un « avant » et un « après » la « révolution marginaliste »

On devise souvent la pensée économique en deux périodes : un « avant » et un « après » la « révolution marginaliste ».

« Avant » :

les classiques, la théorie de la valeur travail (dite aussi « théorie de la valeur objective ») et tout ce qui était avant les classiques (souvent considéré comme une sorte de préhistoire de la pensée économique)

« Après » :

la théorie de la valeur « subjective », la « néoclassique » : **le**
« maintenant »

Or, ce qui réunit ces deux tendances c'est qu'ils se fondent les deux sur un « **individualisme méthodologique** » :

le départ du principe que l'économie est faite par des acteurs (des individus ou bien des entités agrégées d'individus) qui sont motivés, ou bien gouvernés, par leurs propres intérêts et prennent leurs décisions librement.

L'économie moderne (mathématique) se fonde alors sur une théorie des choix individuelles – des choix individuelles croisés.

William Stanley Jevons (1835–1882) :

A General Mathematical Theory of Political Economy (1862)

Théorie de l'économie politique (*The Theory of Political Economy*, 1871)

Carl Menger (1840–1921)

Fondements d'économie politique (*Grundsätze der Volkswirtschaftslehre*, 1871)

Léon Walras (1834–1910)

Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale (1874)

Les révolutions dans la pensée – les révolutions politiques

Le fond historique des classiques c'est la Révolution française.

Le fond historique de la révolution marginaliste ce sont les révolutions bourgeoises du *XIX*^e

Les « révolutions scientifiques »

Thomas Kuhn (1962), *La Structure des révolutions scientifiques* (*The structure of scientific revolutions*), Paris, Flammarion, 2008.

Décrit ce que l'on appelle souvent des « paradigm shifts » (des « déplacements » du paradigme) dans l'évolution des sciences.

Bibliographie

Boncoeur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Walras aux contemporains*, 2e édition. Nathan.
Voir notamment le chapitre 1.

Chapitre 5

Le « maintenant »

Le « maintenant »

Au cours du XX^e : mathématisation et spécialisation des sciences économique.

La discipline s'appelle maintenant « sciences économiques » ou « économie » tout court, et plus « économie politique ».

On reconnaît aujourd'hui au sein de l'économie deux grands champs d'études : la microéconomie et la macroéconomie.

La microéconomie devient quasiment une discipline des mathématiques appliquées qui voit ses jours glorieux des années cinquante jusqu'aux années quatre-vingts-dix.

Au sein de la microéconomie, on retrouve deux, voire trois, grandes approches méthodologiques :

- l'équilibre partiel (dans la continuation des programmes de Jevons et Marshall)
- la théorie de l'équilibre générale, le modèle d'Arrow–Débreu (dans la continuation du programme de Walras),
- la théorie des jeux, qui, à partir du milieu des années quatre-vingts-dix (avec l'attribution du prix Nobel d'économie en 1994 à Harsanyi, Nash et Selten), devient en quelque sorte la théorie ou bien le langage universel de l'économie.

La théorie de l'équilibre général – le modèle d'Arrow et Débreu

Deux types d'acteur : les « individus » (i), et les « entreprises » (j).

Les individus maximisent chacun leur utilité, étant donné leur dotation initiale, leur préférences et le vecteur des prix.

Les entreprises maximisent leur profit ($\text{output} \times \text{prix} - \text{input} \times \text{prix}$), étant donné leur possibilités technologiques et le vecteur des prix.

Un équilibre est déterminé par un vecteur de prix qui égalise l'offre à la demande sur tous les marchés, simultanément.

De ce prix résulte une certaine allocation des biens. (Notons que l'on ne parle plus de « marchandises » mais de « biens ».)

On dit d'une allocation X qu'elle est Pareto optimale (ou efficace) s'il n'existe aucune autre allocation réalisable X' telle que

- tous les individus sont indifférent entre l'allocation X et X' ou préfère X' à X strictement et
- au moins un individu préfère X' à X strictement.

Théorème (« Premier théorème de bien être ») : un équilibre concurrentiel (un équilibre général), s'il existe, est Pareto optimal.

Souvent interprété comme une version mathématique de la notion de la « main invisible » que l'on trouve chez Adam Smith.

Notons que le concept de Pareto optimalité ne fait aucune mention des prix du marché. C'est un concept qui peut s'appliquer à n'importe quelle manière d'atteindre l'allocation en question.

La théorie des jeux

Un équilibre de Nash est un profil de stratégies (spécifiant pour chaque joueur une stratégie de son ensemble de stratégies possibles) tel que aucun des joueurs à intérêt à dévier ; ou, pour le dire autrement : tel que la stratégie de chacun joueur est une réponse optimale au profil de stratégies des autres joueurs.

Exemple : Le « dilemme des prisonniers »

		Joueur 2	
		C	D
Joueur 1	C	2, 2	0, 3
	D	3, 0	1, 1

Observation : un équilibre de Nash n'est pas forcément Pareto optimal.

Plus récemment encore ...

Depuis la deuxième moitié des années quatre-vingt-dix, avec l'ascendance de la théorie des jeux, on voit aussi la naissances d'autres courants ou « modes » :

- l'économie expérimentale – critique du paradigme de la rationalité des acteurs économiques
- l'économie comportemental et cognitive
- la théorie des mécanisme (enchères, appariement)

The Sveriges Riksbank Prize in Economic Sciences in Memory of Alfred Nobel

1992 : Gary S. Becker “for having extended the domain of microeconomic analysis to a wide range of human behaviour and interaction, including nonmarket behaviour”

1994 : John C. Harsanyi, John F. Nash Jr. and Reinhard Selten “for their pioneering analysis of equilibria in the theory of non-cooperative games”

2001 : George A. Akerlof, A. Michael Spence and Joseph E. Stiglitz “for their analyses of markets with asymmetric information”

2002 : Daniel Kahneman “for having integrated insights from psychological research into economic science, especially concerning human judgment and decision-making under uncertainty”

Vernon L. Smith “for having established laboratory experiments as a tool in empirical economic analysis, especially in the study of alternative market mechanisms”

2005 : Robert J. Aumann and Thomas C. Schelling “for having enhanced our understanding of conflict and cooperation through game-theory analysis”

2007 : Leonid Hurwicz, Eric S. Maskin and Roger B. Myerson “for having laid the foundations of mechanism design theory”

2012 : Alvin E. Roth and Lloyd S. Shapley “for the theory of stable allocations and the practice of market design”

2014 : Jean Tirole “for his analysis of market power and regulation”

2017 : Richard H. Thaler “for his contributions to behavioural economics”

2020 : Paul R. Milgrom and Robert B. Wilson “for improvements to auction theory and inventions of new auction formats”

[Le site web du Prix Nobel en économie](#)

Le choix social : évaluation des choix collective, systèmes de vote, méthodes pour établir un classement. A toujours été considéré comme l'une des sous-disciplines de l'économie.

L'une des applications de la microéconomie : des modèles mathématiques qui modélisent la formation des institutions et des classes sociales (Alberto Alesina). On appelle ce champ d'application parfois « économie politique ».

Site web d'Alberto Alesina - en mémoire

Aujourd'hui, on ne parle plus de « révolutions » dans l'évolution de la pensée économique. On parle plutôt de « modes » considérant qu'il s'agit des courants ou biens des approches différentes au sein du même **paradigme**.

Lectures IV (au programme)

Jean-Marc Tallon, *L'équilibre général*, chapitre 1, « Introduction ».

Le texte est accessible en ligne :

L'équilibre général de Jean-Marc Tallon - en ligne

Bibliographie

Boncœur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Walras aux contemporains*, 2e édition. Nathan.
Voir notamment le chapitre 2.

Giraud, Gaël. 2000. *La théorie des jeux*, Champs Université, Flammarion.

Tallon, Jean-Marc. 1998. *Équilibre général. Une introduction*. Vuibert.

En résumant

Au programme pour le partiel :

- Le contenu du cours
- Les textes indiqués aux points
 - « Lectures I » (Smith)
 - « Lectures II » (Aristote et Thomas d'Aquin)
 - « Lectures III » (Ricardo)
 - « Lectures IV » (Tallon)

Bibliographie

Boncoeur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Platon à Marx*, 2e édition. Nathan.

Voir notamment les chapitres 1–6.

Boncoeur, Jean et Hervé Thouément. 2000. *Histoire des idées économiques : de Walras aux contemporains*, 2e édition. Nathan.

Voir notamment les chapitres 1–2.

Blaug, Mark. 1996. *Economic Theory in Retrospect*, 5th edition (first edition 1962). Cambridge, UK : Cambridge University Press.

Giraud, Gaël. 2000. *La théorie des jeux*, Champs Université, Flammarion.

Haakonssen, Knud. Introduction to Adam Smith, *The Theory of Moral Sentiments*. Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2004.

Heilbroner, Robert. 1996. *Teachings from the Worldly Philosophy*. London and New York : Norton and Company.

Otteson, James R. 2002. *Adam Smith's Marketplace of Life*. Cambridge : Cambridge University Press.

Tallon, Jean-Marc. 1998. *Équilibre général. Une introduction*. Vuibert.